

Gilles Candar et Vincent Duclert signent la biographie de référence d'un homme politique exceptionnel, mort assassiné il y a un siècle

Jean Jaurès, ce géant

Le Monde

Vendredi 7 mars 2014

GÉRARD COURTOIS

Difficile, au premier abord, d'imaginer la biographie d'un continent. Pas d'avantage d'un monument. Un siècle après sa mort, Jean Jaurès est toujours l'un et l'autre : ce « continent Jaurès », selon l'expression de Madeleine Rebérioux, à la mesure des combats innombrables qu'il a menés, et ce monument Jaurès, érigé dès son assassinat le 31 juillet 1914, dans la mémoire des gauches françaises, dont il avait posé le socle commun, en dépit des déchirements ultérieurs.

C'est bien, pourtant, une biographie que viennent de livrer Gilles Candar et Vincent Duclert, imposante, exigeante, jaurésienne, en quelque sorte, « biographie politique » et intellectuelle de celui qui entendait « aider les hommes de pensée à devenir des hommes de combat ». Et l'inverse.

Egalement une biographie de référence, au plein sens du terme, tant l'ambition des deux auteurs est de « rapprocher, synthétiser, résumer ou suggérer l'immense connaissance, toujours fragmentée, sur Jaurès ». De fait, Candar et Duclert, l'un président de la Société d'études jaurésiennes, l'autre spécialiste de la III^e République d'avant-guerre, semblent avoir tout lu de Jaurès et sur Jaurès : pas un livre, article, discours à l'Assemblée, en meeting ou en congrès, pas une brochure ou conférence ne leur a échappé, comme en attestent les milliers de notes et références bibliographiques rassemblées en fin de volume.

Encyclopédique, l'entreprise aurait pu être dissuasive. Elle est remarquablement éclairante. Sur le parcours de l'homme, bien sûr, et sa cohérence au-delà des péripéties.

En surplomb

De l'École normale supérieure (où il est entré en « cacique ») au Palais-Bourbon (où il est élu pour la première fois, en 1885, à 26 ans), de son Tarn natal (auquel il restera toujours fidèle) à l'Internationale socialiste (dont il deviendra l'un des ténors), du jeune républicain (dont Gambetta est le héros) à l'unification des socialistes français (dont il sera le maître d'œuvre lors du congrès de 1905), de la « question sociale » (très tôt découverte auprès des mineurs de Carmaux) à la question morale (symbolisée par la bataille en faveur du capitaine Dreyfus, où il s'engagera corps et âme à partir de 1898), de la défense des Arméniens au plaidoyer contre la peine de mort, et jusqu'au dernier affrontement contre la



Jean Jaurès en 1909.
ROGER-VIOLLET

guerre qui menace de foudroyer l'Europe, pas à pas s'impose un exceptionnel combattant des idées, acharné à ne jamais séparer l'action politique de sa dimension intellectuelle et morale.

Minutieusement, Candar et Duclert décryptent et documentent cette dialectique constante entre l'« idéal » et le « réel »,

selon les termes consacrés. Le réel, c'est cette III^e République sans cesse tiraillée entre ses ambitions réformatrices et ses pulsions conservatrices, entre ses grandes lois fondatrices et sa résistance opiniâtre à la construction du syndicalisme ouvrier, entre opportunisme notabiliaire et socialisme naissant.

Jaurès y est profondément enraciné, en devient très vite l'un des acteurs majeurs, pesant sur les coalitions, ferraillant au Palais-Bourbon, bataillant dans les colonnes de

L'Humanité, son journal, pour mieux défendre la République contre elle-même. Mais l'idéal le conduit à se tenir, en quelque sorte, en surplomb, aussi loin des « politiciens de café » que des honneurs ministériels, parlementaires ou partisans.

Idealiste intraitable quand la justice est en cause, humaniste intransigeant quand la dignité humaine est en jeu, pragmati-

que redoutable quand l'espoir d'un progrès est en vue : Jaurès fut l'homme de cette synthèse sans cesse en chantier. Candar et Duclert en donnent maints exemples, de la loi de séparation de l'Église et de l'État à la défense de l'école laïque, de l'instauration des retraites ouvrières à la protestation morale contre les aveuglements de la colonisation.

C'est sur la question du socialisme que la démonstration est la plus éloquente, et reste la plus actuelle. Parce qu'il s'est convaincu de la nécessité d'une organisation de tous les courants socialistes, Jaurès accepte, en 1905, les compromis qui permettent la création de la SFIO et, en particulier, la visée révolutionnaire défendue par Jules Guesde. Mais parce qu'il n'entend pas s'en remettre à un hypothétique « grand soir », il luttera sans cesse pour imposer la nécessité des réformes dans l'action quotidienne, la valeur du combat parlementaire et l'utilité des alliances avec d'autres forces démocratiques.

La synthèse jaurésienne, concluent les deux auteurs, consiste à articuler, sans relâche, « l'humanisation du socialisme et la démocratisation de la République ». « Rappeler une telle convergence n'est pas indifférent à notre contemporain », ajoutent-ils. Comme il n'est pas inutile, à la lumière de Jaurès et de son « héroïsme philosophique », « de réfléchir à la dignité politique au XXI^e siècle ». ■

JEAN JAURÈS, de Gilles Candar et Vincent Duclert, Fayard, 688 p., 27 €.

Signalons aussi, de Jean Jaurès, Ecrits et discours théologico-philosophiques. Œuvres philosophiques III, choisis et présentés par Jôrdi Blanc, Vent teral, 444 p., 35 € ; et Le Monde selon Jaurès, de Bruno Fuligni, Tallandier, 224 p., 18,90 €